



L'île des anamorphoses

version de Maud Scarpatti

Dès qu'elle ferme les yeux, l'aventure du sommeil commence. Ce soir se sont glissées des images. Celles qu'elle redoute. Celles qui la hantent et la menacent. Des voix, des bruits, des cris et même le miaulement d'un invisible chat taraudent ses tympans.

Si elle le pouvait, elle retrouverait les hauts chandeliers en argent dispersant cette lumière subtile qui donne à chaque femme un teint de porcelaine, fait sourdement briller les broderies d'or des uniformes, les chaînes de montre dégoulinant sur la soie des gilets. Lumière diaphane qui met une étincelle aux pierres des bijoux. Elle retrouverait les brocarts soyeux et les châles d'indienne. Elle verrait encore briller les cristaux parant la table, là s'asseyaient ses hôtes dans la salle à manger où cascadaient les rires.

Mais les beaux jours sont envolés. La voiture se désole sur la route aux ornières boueuses. Les corbeaux s'accrochent à ses roues, ils déchirent le ciel de leurs croassements obsédants. Elle conduit en aveugle, les yeux voilés de larmes jaillies des souvenirs. Son cœur danse une farandole endiablée. Arythmie épuisante, angoisse exacerbée.

La nuit laboure ses espérances. Ce champ de ruines sur lequel elle avance, c'est sa vie ravagée. Ce saccage comment y faire face ? Pourquoi les hommes s'engagent-ils dans des causes insensées fomentées par des rêves fous, illusoires désirs de marteler le temps à leur gré.

Et pendant qu'elle roule, Louis s'évade vers elle.

Il est six heures du soir, mon verre d'eau est au trois-quarts vide et la nuit commence à tomber. Dans peu, enfermés dans nos cellules, vont remonter les souvenirs. Certains vont hurler, comme tous les soirs, pour expulser le vide de nos vies recluses. Moi, je penserai à toi, à la douceur de ta peau fraîche et de ta voix quand tu berces Virgile. Et je me redirai pour la millième fois : « Je suis un imbécile ! ». Pardon, je suis impardonnable. Pardon !

Ventura Louis – 4587 - Maison d'Arrêt de Nice - le 12 août 1929 »

Nous roulons sur le fil goudronné que bercent les essuie-glaces. Perdus dans l'océan de brume qui emprisonne la lune, nos vies glissent vers l'océan de vagues fracassées sur les rochers.



Ah, dit-elle, je n'y arriverai pas, je crois que je n'y arriverai pas. Jamais je ne m'habituerai à la longueur silencieuse des jours qui connaissent trop bien la nuit. Moi qui ai tant aimé la douceur des soirées sur les terrasses des toits plongeant parfois nos corps dans le bassin tiédi par la touffeur du jour.

Pleure, mon enfant, ma douce. Tes larmes épuisées te rendront le désir de retrouver la vie. Les hommes commettent des erreurs parce qu'ils poursuivent des chimères. Celles de Louis ne sont pas si terribles. Leur sanction est brutale mais rien d'irréparable. Rien que ton cœur d'amante ne puisse effacer. Rien que son cœur d'amant ne puisse reconstruire.

Les vagues cognent obstinément les rochers, ombres fantoches que blanchit l'écume. Nous sommes arrivés. Virgile endormi est porté vers le lit, elle dort avec lui. Dans la cheminée le feu s'est mis à ronfler avant de prendre un tempo de calme croisière. Le fauteuil attend, enfoui sous le gros édredon.

Il y a soudain un martèlement de coups sur le volet et la voilà assise, grelottante. Maintenant elle a peur, elle attend que la pluie cesse de tomber. L'hiver sera long, il ne fait que commencer. Rendors-toi ma douce et demain nous verrons.

La journée est humide. Sur le sable trempé les algues s'alanguissent. Le ressac s'effondre mollement. Le cri rauque des mouettes rend l'air désespérant. Elle marche et ne voit rien. Ni le bleu-vert de l'eau, ni le gris moutonneux qui inonde le ciel. Sur ses yeux sont posés les souvenirs d'hier, aveugles à aujourd'hui. Ils ressassent les images des jours heureux, des jours d'avant. Ils glissent sur le bonheur qu'une journée a tué. Ils caressent les heures douces dans ce grand salon inondé de lumière, effleurent la main de Louis ou celle de Virgile. L'eau de ses yeux referme l'album. Pour un moment.

Des semaines durant la pluie l'a enfermée. Elle a laissé ouverte la porte des souvenirs. Doucement leurs couleurs ont fané. Elle a tourné les pages avec avidité, la tendresse est venue, la paix s'est annoncée. Elle tend encore la main pour les saisir mais ses yeux ne les noient plus de cet amour liquide qui incendiait son cœur. Le vent d'ici a tari peu à peu le passé.

La maison près des dunes aspire le printemps. On ouvre les fenêtres pour qu'entre le soleil et que l'air iodé se faufile comme lierre rampant. Un ciel lumineux surveille les marées. Les œillets embaument les sentiers, les coquillages sur le sable blanchissent sous les embruns, les varechs durcissent leurs yeux globuleux. Elle marche avec Virgile sur le sable doré. Parfois sur le port elle guette les bateaux ramenant avec eux l'odeur du



large. Elle les regarde comme si elle y lisait l'avenir, le regard tendu vers un possible après.

Lettres écrites. Lettres reçues rangées dans le tiroir du grand buffet. Elle n'ouvre plus les malles d'un passé évanoui. Robes et objets aimés y prennent un long repos sans être importunés. Le grenier les retient. Prisonniers. Désormais, elle va libre sur la jetée rejoindre ses espérances. Elle les écrit dans le secret de ses rêves, sur la mer qui affronte la grève, sur le ciel qui embrasse le monde. La parole ne les atteint pas encore mais ses yeux les avouent. Un sourire échappé les livre au vent qui danse.

Elle a changé ma douce. Elle le sait. Elle le sent. Dans ses yeux, dans ses gestes, l'avenir s'inscrit. La nature d'ici lui a rendu sa liberté. Les bougeoirs en argent, les soies et les brocarts sont là-haut remisés. La vieille vaisselle en grès trône sur la table et le pichet de cidre se boit à la bolée.

Le port en hiver n'accueille que les bateaux d'ici qui traînent derrière eux mouettes et goélands dans un vaste régal happé en battements d'ailes voraces. Et quoi de mieux qu'une île pour y tourner à loisir ses souvenirs, ses désirs. Livrées au noroît et aux marées, à l'écume bondissante engloutissant par goulées les rochers de la pointe, ses pensées se sont apaisées.

L'aïeule s'est éteinte une nuit laissant ses cent-trois ans l'emmenant doucement à l'ombre du clocher. Un nom et deux dates sur le granit. Une vie résumée.

De la plage Elisa aperçoit la stèle et murmure : je vais bien. Grâce à toi, Mam-Azilis, à ton attentive sagesse. Ta patience a balayé tout ce qui m'entravait. Mes sombres démons ont capitulé. Je sais déjà que j'estomperai un jour ton visage tanné, le vif de tes yeux bleu-violet. Jusqu'au son de ta voix murmurée. Mais je verrai toujours la stèle et le clocher balayés par le sable que charrie le suroît. Ta maison maintenant est à moi. À moi et plus tard à Virgile. Elle est mon avenir lorsque je reviendrai. Au printemps, à l'automne, quand le sablier de mon temps aura fini de couler, je viendrai m'allonger à tes côtés pour écouter le vent chanter, susurrer, vociférer, courbant sans précaution ammophiles et alliums. Pour l'heure, je vais partir. On dit que l'Amérique manque de bras. Les miens feront l'affaire. Ellis Island laissera entrer une jeune veuve et un solide garçonnet. Ma vie ne fait que commencer.

De loin, j'ai aperçu le toit de ma belle endormie. Les volets sont fermés. Le jardinet n'attire plus que les chats, tout à sa vacuité. Avant de la rejoindre, je suis passé par le



chemin de la dune pour atteindre le clocher en venant de la plage. Comme ma mère le faisait. Elles sont là, toutes deux allongées, elles rêvent sous le vent. Ma mère et sa grand'mère tournées vers la mer m'attendaient. Elles savent que bientôt je repartirai. L'Amérique m'a adopté, j'y ai construit une vie solide et prospère. Ma femme et mon fils m'y attendent, impatients que je leur parle de mon île, de son charme envoûtant, de ses secrets divulgués par le vent, cryptés par l'océan.

La porte s'est ouverte en grinçant faiblement. Les fenêtres entrouvertes laissent passer un soleil pâle encore dans un air d'embruns dispersés. Mes yeux ont caressé le vieux buffet, mes doigts ont ravivé le souvenir du tiroir tout au bout de la table. J'ai poussé la porte du lit clos en retrouvant d'emblée mes terreurs nocturnes à notre arrivée. Ma mère les calmait à grands coups de baisers tandis qu'elle me tenait lové dans la douceur de ses bras. Et puis dans le petit cagibi près de la souillarde, un lit encore.

Trio soudé par une affection sans limite plus forte encore des jours sombres de cette année 1929 terrassée par l'inconséquence de mon père. Dans le grenier, j'ai retrouvé la malle et ses reliefs de fastes glorieux, enfermés. Un jour sans doute je l'ouvrirai pour exorciser définitivement le passé. Une dernière fois je contemplerai ce que fut ma petite enfance. Et puis je fermerai la malle pour qu'elle s'endorme encore et que, peut-être, un jour, mon fils vienne y dénicher sa part française et son lot de questions.

Pour l'heure, je vais veiller à ce que ma sirène endormie dans son lit sablonneux conserve une belle tenue. Remédier à son toit fatigué, à ses volets écaillés. Je vais aussi veiller à soigner le jardin. Laisser les liserons s'amuser dans le rouge des sauges, mêler bruyères et agapanthes, sans me lasser d'admirer, bien grandi, le petit tamaris que nous avions planté. J'ai décidé de la laisser pour un temps aux bons soins d'une vieille parente dont la charge sera de me tenir informé de la santé de la belle. Car pour elle, j'ai une inaltérable et infinie tendresse. Vers elle se tourneront toujours mes secrètes pensées.

Et puis un jour je reviendrai écouter moi aussi le rire volage du vent oublieux du passé. Je reviendrai accompagner sous les étoiles les deux femmes qui ont bâti ma vie. La pierre livrera trois prénoms, Azilis, Elisa, Virgile. Trois vies réunies. Ensemble à nouveau sans jamais plus nous quitter, nous regarderons la mer, tournés vers l'horizon. J'attendrai patiemment la venue de mon fils. Je guetterai ses pas allant vers la maison. Elia viendra, je le sais. Il est mon horizon. Un jour, qui sait, on lira quatre prénoms...